

VALÉRIE PATURAUD

sélection
**GRAND PRIX
DES
LECTEURS**
2025

La Cuisinière des Kennedy

POCKET

VALÉRIE PATURAUD

Valérie Paturaud a exercé le métier d'institutrice dans les quartiers difficiles des cités de l'Essonne après avoir travaillé à la Protection judiciaire de la jeunesse. Elle se lance dans l'écriture en 2020 avec *Nézida : le vent sur les pierres*, aux éditions Liana Levi. Son deuxième roman, *La Cuisinière des Kennedy*, a paru aux Escales en 2024.

LA CUISINIÈRE
DES KENNEDY

VALÉRIE PATURAUD

LA CUISINIÈRE DES KENNEDY

LES ESCALES :
.....
DOMAINE FRANÇAIS :

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cahier hors-texte : tous droits réservés.
© Éditions Les Escales domaine français,
un département d'Édi8, 2024

ISBN : 978-2-266-34716-7
Dépôt légal : avril 2025

*À Jean-Louis,
toujours, à nos enfants et à Carole*

*La vie est un roman qui a besoin d'être
récrit.*

Julien Green

*La littérature est la preuve que la vie
ne suffit pas.*

Fernando Pessoa

Prologue

28 septembre 1999, Valréas, Vaucluse

Son tablier du dimanche.

Elle avait dit : « Il faudra me faire partir avec mon tablier du dimanche. »

Lavé le lundi, il attend la fin de la semaine, amidonné sur l'étagère, au mitan de l'armoire en noyer.

Dans la chambre, à une volée de marches de la modeste maison, 52 route de Grillon, le parfum de l'essence de lavande l'emporte sur celui de la cire d'abeille qui fait pourtant luire les meubles cirés sous l'éclat des chandelles. Les rideaux imprimés de bouquets de myosotis sont tirés. Andrée avait acheté ce tissu en quantité sur le marché un matin de mai, et la maison s'était ce printemps-là fleurie de la cuisine au grenier. Les jours avaient passé, les fleurs étaient restées.

Le vent, par bourrasques, projette bruyamment les gouttes de pluie contre les vitres. Il pleut depuis plusieurs jours sur la terre sèche, craquelée par un été brûlant. Les voisins, venus présenter leurs condoléances,

sont préoccupés : le Lez est bigrement haut au pont au Jas et la route basse est submergée à Nyons, cela va contrarier les vendanges.

Andrée repose là, entre le brouhaha des conversations et les gouttes de pluie qui s'acharnent aux fenêtres. Si petite et légère, posée sur le couvre-lit en crochet, perdue dans son tablier blanc qui lui tient lieu de linceul. Ses cheveux gris, retenus par deux peignes en écaille, ondulent autour de son visage apaisé. Elle porte au cou le camée en agate, serti d'or jaune, acheté rue Mercière à Lyon avec un de ses premiers salaires, il y a bien longtemps...

Quelqu'un a glissé entre ses doigts un chapelet de perles brunes. Cela l'aurait agacée, la foi d'Andrée était bien timide, mais elle ne se serait pas fâchée : c'est comme ça, aux enterrements, il y a des rites, il ne faut contrarier personne. C'est qu'elle en a suivi, des corbillards, Andrée. On ne vit pas quatre-vingt-onze ans sans mettre en terre des frères, des sœurs, des voisins, les uns après les autres. Même les chats et les chiens qui vous accueillaient et se frottaient contre vous, les soirs frileux.

Le gendre avait dit : « On ne part pas en tablier, tout de même ! »

Il est d'usage de se présenter au Seigneur dans sa plus belle tenue. Pour les hommes, un complet datant parfois d'un lointain mariage dont les coutures ont bien du mal à s'ajuster au corps vieilli. Les dames s'en iront vêtues d'une robe sobre, d'un corsage boutonné, d'une dentelle au col. On se doit d'être correct. Mais Andrée avait donné ses instructions et Madeleine, sa fille, se serait bien gardée de lui désobéir.

Le gendre a gagné sur un point : sa belle-mère ne quittera pas cette maison chaussée de ses vieilles pantoufles, de larges charentaises en flanelle de laine écossaise qu'Andrée n'ôtait jamais, même pour aller chez Leclerc. L'employé des pompes funèbres a peiné à lui enfiler les chaussures noires en cuir, retrouvées enveloppées dans du papier journal jauni au bas de l'armoire.

Madeleine, le corps épais et lourd, celui d'une vieille femme, déjà, est assise dans le fauteuil de velours grenat sous l'unique fenêtre de la chambre. Sur les accoudoirs élimés, des carrés de dentelle. « La dentelle, mon péché mignon », aurait dit Andrée, avant d'éclater de rire, de ce rire aux accents de rocaille qui résonne encore derrière les larmes de Corinne et Alain, ses petits-enfants. André, leur frère aîné, se tient à l'écart, épaules basses, appuyé contre le mur, il tourne et retourne nerveusement son briquet entre ses doigts.

Le gendre conduit les opérations et prend son rôle très au sérieux. Il fait signe à l'employé en costume et cravate sombres qui attend, droit comme un *i*, recueilli, près de la porte. Madeleine laisse faire, elle est un peu perdue, la princesse. C'est ainsi que sa mère l'appelait, hier encore, elle, la septuagénaire aux cheveux gris et aux chevilles gonflées sous les bas de contention.

Ils sont prêts. Le cercueil de bois clair attend ouvert à côté du lit. Andrée avait préparé une enveloppe dans le tiroir de la table de nuit pour « que vous soyez pas dans la peine, le jour venu ». Le gendre a choisi avec Alain un cercueil en hêtre, poignées et vis en plastique « qui pourront partir à la flamme, sans risques », leur avait expliqué la responsable commerciale de l'Athanée,

le magasin à la vitrine rouge et noire sur le tour de ville. Andrée ne voulait pas finir en terre et l'urne serait déposée dans le caveau familial du gendre au cimetière de Colonzelle car on ne savait pas trop qu'en faire.

Une petite chose, toute légère, un ange blanc, soulevé à quatre mains. Alain avait feuilleté le catalogue, son choix s'était arrêté sur un satin mauve pour le matelas, l'oreiller, la couverture et le tour du cercueil. Un lit de lavandes, de celles qu'elle a tant ramassées avant de les lier d'un brin d'herbe. De celles dont elle se parfumait dans une coquetterie timide de femme simple.

Dans la cuisine, au bas de l'escalier, des voisines parlent fort, l'accent ne permet guère le *moderato*. Ici, c'est l'*allegro*, le *presto* et surtout le *forte* qui dominent, les jours ordinaires comme ceux emplis de tristesse.

La pluie a cessé. Comme cela arrive parfois, entre deux averses, un rayon de soleil joue dans les flaques devant la maison. La famille et ceux qui le désirent sont invités à suivre le convoi funéraire avec leurs voitures. L'employé accompagne ses paroles d'un geste large, conduisant l'assemblée vers la sortie. Alain entoure d'un bras protecteur sa sœur qui ne cesse de pleurer en silence. Depuis qu'un bonbon offert par une voisine est resté trop longtemps coincé dans sa gorge, alors qu'elle était âgée d'à peine cinq ans, Corinne vit dans la douce naïveté de l'enfance.

À la sortie du village, les automobilistes respectent la file des quelques voitures qui suivent le fourgon. Certains le doublent, la fumée d'une cigarette s'échappe d'une vitre entrouverte, le soleil est revenu et il tape fort en cette fin septembre. D'une autre, on entend le refrain du tube de l'été s'envoler par le toit ouvrant.

Des enfants chantent à l'intérieur et gesticulent sur les paroles : « Tomber la chemise, tomber la... » Andrée aurait aimé cela, partir accompagnée de grimaces, d'enfants rieurs et de chansons populaires. Andrée chantait si souvent dans sa cuisine... Et voilà Frank Sinatra, voilà *Strangers in the Night* qui s'élève dans un anglais méridional qui n'appartient qu'à elle, qui n'existe nulle part ailleurs que dans cette pièce aux effluves de daube et d'huile d'olive.

Après une courte cérémonie au crématorium d'Orange, le convoi repart vers le cimetière de Colonzelle protégé du vent, blotti derrière l'église aux pierres blanches au cœur du village. Le prêtre attend près de la grille. Lorsque les voitures approchent, le vieil homme essuie ses mains tachées de mauvaises herbes sur sa soutane, il n'aime guère perdre son temps et tient par-dessus tout à ce que les allées du cimetière soient aussi entretenues que les jardins du paradis. Il connaît bien la famille, sa paroisse n'est pas si grande, et bien qu'il n'ait guère vu Andrée et les enfants aux offices, il a suivi de loin leurs joies et leurs malheurs. Il venait de quitter son Ardèche natale pour des collines plus douces lorsque l'accident de la petite avait bouleversé le pays.

Alain serre contre sa poitrine l'urne en laque noire.

La fleuriste salue la famille d'un signe de tête en repartant au volant de sa camionnette.

Au pied du caveau, de simples bouquets, des roses jaunes et rouges, des dahlias alvéolés, des chrysanthèmes pourpres. Des couleurs franches, vives et pétillantes, des couleurs choisies pour elle. Mais au pied du caveau repose aussi, majestueuse, une gerbe de lis et de glaïeuls blancs couchée sur un coussin de satin aux

motifs semblables à ceux du large ruban de deuil qui l'enserre. Treize bandes horizontales rouges et blanches couvertes dans le coin supérieur gauche d'un rectangle parsemé de cinquante petites étoiles blanches. La bannière étoilée du drapeau des États-Unis d'Amérique.

Et, en lettres dorées, ces mots :

TO ANDRÉE, WITH LOVE AND GRATITUDE

THE KENNEDY FAMILY

La « pitchoune » de Sainte-Marthe

2 décembre 1907, Marseille, Bouches-du-Rhône

Il a neigé toute la nuit.

Eulalie Gaulier se dirige vers la gare Saint-Charles. Elle regrette de n'avoir pas chaussé ses bottines lacées. Le vent, à chaque pas, s'engouffre sous sa jupe et la pluie glacée lui cingle les mollets.

Dans le wagon, l'odeur âcre des vêtements humides couvre les relents de tabac froid et de cochonnailles déjà déballées de leur papier journal sur les genoux des ouvriers. Au sol, les traces boueuses laissées par les sabots. Les employés de la savonnerie, les ouvriers des ateliers de forge d'Aix ne parlent que de « ce temps de chien, peuchère, quel froid ! » Ce n'est pourtant pas la neige des montagnes, mais une chargée d'eau, une timide qui s'excuserait presque d'oser s'aventurer sur une terre de soleil. Les hommes n'ont pas retiré les chapeaux. Eulalie s'est couverte de châles, et sur ses cheveux, relevés en chignon, le feutre de sa coiffe laisse

échapper de fines gouttelettes sur ses épaules. Ce matin, la jeune femme s'assied sur la banquette en bois, son cabas de cuir noir serré contre sa poitrine, cherchant à se réchauffer. Parfois, elle reste debout, dans le couloir, à regarder s'éloigner les maisons des faubourgs. Son trajet est rapide, elle descend au premier arrêt, en gare de Sainte-Marthe. Une construction en pierre blanche, une maisonnette soignée dont l'épouse du garde-barrière fleurit les fenêtres dès les beaux jours venus. Une légende rapporte que le village de Sainte-Marthe, sur la colline au nord de la ville, est ainsi nommé en souvenir de la sainte, sœur de Marie Madeleine et de Lazare, qui aurait fait étape sur le chemin de la Sainte-Baume et se serait désaltérée à une fontaine d'eau fraîche dont l'emplacement est préservé.

Eulalie travaille pour la paroisse depuis bientôt deux ans. Après le décès de sa vieille bonne, le curé avait chargé le bedeau de lui trouver une remplaçante et c'est la jeunesse, la gaieté d'Eulalie qui étaient entrées dans le presbytère qui jouxte l'église. Elle tient la maison, cuisine les repas, s'occupe du linge, parfois même, elle aide au jardin et prépare avec le bedeau l'église pour les cérémonies. Elle apprécie surtout les baptêmes : nouer les brins de fleurs blanches au début de chaque rangée de bancs de bois sombre, disposer les bouquets et les assiettes de dragées près de l'autel, allumer les cierges et voir enfin l'enfant dans les bras de sa mère, la fierté du père, les larmes des aïeux. Et la musique, le souffle et la puissance qu'Alcide, le bedeau, offre à ce moment-là derrière son orgue. Eulalie, malgré son jeune âge, aime travailler pour le vieux curé et son bedeau solitaire. Elle n'envie pas les jeunes ouvrières qu'elle croise chaque

matin dans le train dont les conversations animées, les rires, les commérages fusent et se répondent comme lors des joutes nautiques sur le Vieux-Port. Le soir, le voyage du retour est plus calme, la longue journée d'atelier a fait son ouvrage et les ouvrières paraissent plus vieilles.

La neige a rendu glissant le chemin qui monte de la gare à l'église. Eulalie marche avec précaution en soulevant le bas de sa jupe détrempée.

Malgré l'heure matinale, M. le curé doit avoir terminé son déjeuner. Le soir, après avoir disposé le souper sur la table, Eulalie remplit la cafetière d'eau et de café. Il n'aura qu'à allumer la gazinière. Il trempera le pain de la veille, c'est Eulalie qui apporte chaque jour le pain frais, acheté rue Saint-Benoît, en bas de chez elle, avant de prendre le train.

Elle pousse la barrière de bois, retenue par la neige. Dans le jardinet, les choux et les poireaux sont habillés de blanc. Elle se dirige vers l'appentis en tôle pour charger le seau de charbon. Il n'y a plus de lait dans l'écuelle des chats.

Soudain, Eulalie entend crier son nom. Alcide, affolé, essoufflé, avance maladroitement sur le sentier enneigé, il perd son chapeau, ne cherche pas à le ramasser... Eulalie lâche le seau, elle avance vers lui, surprise et inquiète. Sous sa cape brune, il serre contre lui un paquet informe. Le visage du bedeau est méconnaissable, il entrouvre prudemment le pan de laine et plonge son regard implorant dans les yeux d'Eulalie.

Le vieux curé, alerté par les cris, est sorti précipitamment sur le seuil du presbytère. Alcide s'engouffre à l'intérieur et dépose délicatement le corps bleui d'un nouveau-né près du poêle, sur le lit de repos encombré de linge et de vêtements. Eulalie saisit la première laine venue, enveloppe le petit corps, le porte dans la chaleur de son cou et souffle doucement sur le duvet brun des cheveux. Elle réclame le flacon d'huile d'olive, à côté de la gazinière, lui revient le souvenir d'une voisine qui en avait enduit le corps de son garçon puis l'avait frictionné vigoureusement après une chute dans les eaux froides de la rivière. Elle repose le nourrisson, une petite fille, paupières closes, et dans des gestes venus du fond des temps, elle caresse l'enfant. Les deux hommes la regardent, éberlués. Le savoir ancestral des femmes, l'instinct, le sens de la vie. Et le petit corps peu à peu reprend des couleurs, le bébé s'agite lentement, ouvre les yeux, et soudain se met à pleurer. Le prêtre se signe, murmure une prière. Le bedeau bredouille, puis raconte, par bribes, la découverte sur le parvis de l'église alors qu'il ouvrait grand les portes pour balayer la neige. L'enfant nue, enveloppée d'un morceau de toile de jute, sans aucune indication ni billet autour du cou. Aucun nom ni prénom, pas de lettre, pas d'objet.

La petite hurle maintenant. Le curé, son bedeau, la jeune femme se regardent, désespérés mais heureux.

Eulalie, un doigt trempé dans du lait que l'enfant tète vigoureusement, le prêtre qui sous ses ordres emplît la bassine en zinc servant à la vaisselle de toutes les laines possibles. Alcide envoyé atteler la voiture à cheval. Dans la petite pièce, d'ordinaire si calme, on n'entend plus le tic-tac de l'horloge ni le poêle ronfler, les chats

ont déserté. Les cris d'une petite fille affamée, pleine de vie, ont tout emporté.

*

Alcide conduit prudemment la carriole, la vieille jument n'est guère habituée aux pavés glissants. Eulalie tient fermement sur ses genoux le berceau improvisé, la petite a fini par s'endormir.

De nombreuses exploitations agricoles bordent le village de Sainte-Marthe traversé par la voie ferrée Aix-Marseille. Le chemin, à travers champs, descend en pente douce vers le centre-ville, à huit kilomètres environ. La circulation est difficile. Des chalands encombrant la chaussée, rue Sabin-Berthelot. À l'approche du Vieux-Port, Alcide doit tenir fermement les rênes, les passants traversent en tous sens, cherchant à éviter la neige des trottoirs, la ville surprise au réveil a retrouvé son désordre habituel.

Le bâtiment de l'hôtel-Dieu, sur la colline du Panier, domine le port. Hôpital principal de la ville, l'imposante bâtisse accueille depuis toujours les miséreux, les indigents, les filles-mères et les enfants abandonnés. Agrandie plusieurs fois pour répondre à l'accroissement de la population, la vaste salle d'entrée abrite des familles à la rue, des estropiés et toute une cour des miracles, bien loin de ce que promet la façade à colonnes, encadrée de deux escaliers majestueux. Il se dit avec fierté à Marseille que l'impératrice Eugénie en personne est venue inaugurer les travaux de rénovation, un 15 novembre, le jour même de son anniversaire, dont tous ont oublié l'année.

Eulalie entre seule. Les mosaïques colorées du sol sont souillées par les traces de neige sale, elle serre contre elle son petit paquet de laine encore endormi. Elle approche ses lèvres des cheveux épars et, sans réfléchir, y dépose des baisers. L'agitation de la salle commune répond à celle de la rue. Des blouses blanches, des religieuses en cornette, de pauvres gens. Eulalie ne sait à qui s'adresser dans ce tourbillon. Elle est prise du désir furtif de courir vers la sortie quand une main se pose sur son épaule. C'est une forte femme, en cheveux, engoncée dans un épais tablier blanc, qu'Eulalie prend d'abord pour une poissonnière du port, qui lui offre son aide.

Garde-malade, elle conduit celle qu'elle imagine être une jeune fille-mère à travers un dédale de couloirs et d'escaliers.

*

Le matin même, Rose Pasqualini referme la lourde porte cochère de la pension de famille, 47 boulevard de la Madeleine, où elle loue une chambre meublée au second étage. Elle partage les commodités avec une jeune couturière qui travaille à domicile pour le théâtre de la ville. Parfois, le soir, les deux femmes se retrouvent autour d'un verre de porto dans la chambre jonchée de tissus, de fils colorés et de rubans soyeux.

Il a neigé toute la nuit, et Marseille, pétrifiée, tarde à s'éveiller.

Lors de son arrivée en ville, quelques années plus tôt, Rose a découvert ce quartier animé de la Madeleine. Des deux côtés des trottoirs, les magasins se succèdent, des ateliers d'ébénisterie, de ferronnerie partagent les arrière-cours avec les cuisines des nombreux restaurants de la communauté italienne qui s'est regroupée le long de l'artère proche de la Canebière. Ce matin, les volets de bois sont encore clos.

Rose avance lentement, tête baissée, ombre noire sous sa cape. Les pêcheurs ne sont pas sortis de bon matin, nulle poissonnière pour haranguer les lève-tôt. Les barques ont perdu leurs couleurs, devenues en quelques heures semblables sous le même drap blanc. Seuls leurs fanions, agités par la houle, allument encore leur rouge et leur vert, fanés par les grands soleils.

Au pied de l'escalier de pierre menant à l'hospice, le jardinier penché sur sa pelle tente de dégager un passage. Trop occupé, il ne soulève pas son chapeau de feutre informe pour saluer Mme Rose, comme il le fait chaque matin.

Rose ne s'habitue pas à l'odeur qui la saisit jour après jour lorsqu'elle franchit le seuil de l'hôpital. Ce matin, plus que d'ordinaire, l'air frais et la pureté des flocons contrastent avec les relents de la nuit. Des remugles de crasse, de sang et de misère.

Rose Pasqualini est sage-femme à l'hôtel-Dieu.

Elle emprunte les couloirs encombrés, salue d'un signe de tête ou d'un sourire une consœur et se dirige vers un pavillon auquel on accède par la galerie qui borde les jardins. Au début de sa carrière,

Rose n'assistait que des femmes indigentes, isolées, rejetées par leur famille, les femmes mariées accouchaient à domicile. Le mouvement hygiéniste et l'assurance de mettre au monde dans de meilleures conditions de sécurité les ont convaincues, elles aussi, d'accoucher à l'hôpital et la salle des mères de l'hôtel-Dieu est désormais surpeuplée. Deux longues rangées de lits en fer séparés par un simple rideau blanc se font face. Les bébés reposent dans la pouponnière, au bout du couloir. C'est ici aussi que l'on prend soin des enfants trouvés sur la voie publique...

Assise sur un banc, près de la salle des linges, une jeune femme couverte de châles tient maladroitement le biberon de verre que l'aide-soignante vient de préparer. Le nouveau-né tête goulûment le lait tiède qui s'échappe parfois de ses lèvres minuscules. Eulalie se sait malhabile, elle tente de raconter son histoire sans quitter la petite du regard.

Une histoire maintes et maintes fois entendue sur ce banc.

Depuis que les derniers tours d'abandon ont été supprimés, les nourrissons non désirés sont retrouvés dans les endroits les plus incongrus. Ces boîtes à bébé, creusées dans le mur des hospices, prenant souvent la forme d'un cylindre, permettaient aux femmes de déposer un nourrisson de façon anonyme avec la certitude qu'il serait soigné. Décriés, accusés de favoriser l'abandon, les tours ont disparu les uns après les autres.

Désormais, lorsque le hasard, la Providence ou la main de Dieu, peu importe, croise le chemin d'un de ces malheureux, c'est dans ce couloir et entre les mains de Rose qu'il aura une chance de survivre.

La sage-femme, d'un geste ferme, assuré, arrache l'enfant à la chaleur des bras d'Eulalie et l'emporte dans la salle des nourrices. Les linges sont souillés, le petit corps porte encore les traces d'un accouchement récent. La substance crémeuse, blanchâtre du vernix, des résidus de sang, les premières selles... Rose nettoie la petite fille à l'aide d'un morceau de ouate, l'eau chaude et l'eau froide s'écoulent des robinets de cuivre au-dessus d'une profonde bassine en faïence.

Eulalie, restée sur le pas de la porte entrouverte, explique : elle a massé la petite avec de l'huile d'olive. La sage-femme la félicite et la remercie, elle peut partir maintenant.

Rose pèse, mesure, ausculte ; l'enfant semble en parfaite santé. Aucune suspicion d'infection qui obligerait à la mettre à l'isolement. Repue après son biberon, la petite se laisse sans bruit déposer dans le berceau de fer, sur le matelas rempli de balle d'avoine, et recouvrir d'un épais édredon. À son réveil une nourrice employée par l'hôpital lui donnera le sein ou une religieuse un biberon.

Rose peut continuer sa journée de travail.

Sur le banc, une étole de laine mauve, oubliée, abandonnée...

*

La nuit est tombée sur l'hôpital.

Le lampiste a rechargé les réservoirs des lampes à pétrole. La lumière vacille sur les murs et les ombres jouent derrière les rideaux de toile. L'heure est apaisée. L'infirmière termine de langer les nourrissons pour la

nuît. Emmaillôtés dans des couches en flanelle retenues par une épingle à nourrice, protégés par une brassière de laine, sous les édredons de plume, ils ne sentiront pas le froid s'installer au cœur de la nuit avant que les diffuseurs d'air chaud ne soient relancés au matin.

Les mères ont pris leur repas. Le chariot brinquebalant a terminé sa tournée : un bouillon, de la viande rôtie ou du poisson, du pain à discrétion et les dix-huit centilitres de vin réglementaires. L'infirmière de nuit s'arrête quelques instants au pied de chaque lit. Elle consulte les feuilles de température, interroge sur la journée passée, masse un sein douloureux, distribue un sirop apaisant contre la fièvre. Quelques bruits s'échappent du cabinet, le vidoir pour les eaux usées et la trémie qui fait descendre le linge sale au sous-sol. L'homme de peine a lui aussi achevé sa journée.

Rose pénètre dans la salle des nourrices. La « pit-choune » de Sainte-Marthe, comme les infirmières l'ont appelée toute la journée, dort paisiblement, seuls ses cheveux noirs dépassent sous l'édredon. Rose l'enveloppe et la protège de sa cape. Le mistral cogne contre la verrière, emportant de nouveaux flocons. Les cour-sives menant aux bureaux d'admission ne sont pas chauffées et Rose presse le pas.

La préposée, sur le point de partir, reprend en maugréant le lourd registre à couverture noire, et Rose, comme il se doit, lui présente l'enfant. Elles savent toutes deux qu'il leur revient de la nommer. Combien de fois les deux femmes ont-elles ainsi donné une identité, une existence à de tout-petits âgés d'à peine quelques heures ? Elles se connaissent bien, s'accordent le plus

souvent sur le saint du jour, le nom du quartier, de la rue, du faubourg où il a été trouvé. Parfois, une caractéristique physique ou plus simplement le choix de l'une d'entre elles.

Le nom de famille s'impose aisément : il fait si froid sur Marseille. La petite s'appellera « le froid ». Et pour donner à l'idée une forme nominale, elles décident de l'orthographier : Leufroy.

Le choix du prénom leur prend plus de temps. La sainte du jour, Viviane, celle de la veille, Florence, ou de l'avant-veille, Andrée, patronne des poissonniers et des mareyeurs. C'est cette dernière qu'elles choisissent car sur l'éphéméride le dicton de la Saint-Andrée leur semble de circonstance : « À la Saint-André, la terre retournée, le blé semé, il peut neiger. »

C'est ainsi, dans un bureau à peine éclairé de l'hôtel-Dieu, par une soirée froide et venteuse de décembre, que la vie d'une petite fille nommée Andrée Leufroy a commencé.

De sa plume, à l'encre noire, la préposée écrit :

L'an mille neuf cent sept et le deux décembre, à six heures du soir, par-devant nous, Jailleux Anna, a comparu la dame Pasqualini Rose, sage-femme, demeurant 47 boulevard de la Madeleine, à Marseille, qui nous a présenté un enfant de sexe féminin, née le deux décembre mille neuf cent sept de parents inconnus, pour nous demander son admission au nombre des enfants assistés.

Aucun signe particulier n'a été relevé sur ou à côté du corps.

L'enfant n'étant pas déclarée à la mairie, nous l'avons appelée : Leufroy Andrée.

En vertu de l'article 9 de la loi du 27 juin 1904, son admission immédiate à l'Assistance publique des Bouches-du-Rhône a été prononcée. Un double du présent procès-verbal est adressé à M. le chef du bureau des enfants assistés pour lui permettre de faire la déclaration légale de naissance de la susdite enfant à la mairie de Marseille.

Les couloirs de l'hôpital sont désormais silencieux et sombres. Les malheureux autorisés à s'abriter pour la nuit dorment déjà, après la distribution d'une soupe et d'un quart de pain, profitant d'un recoin ou d'un pas de porte. Rose prend soin de border la petite Andrée dans son lit de fer. La pouponnière de l'hôtel-Dieu sera sa première maison en attendant son placement en nourrice.

Deux jours plus tard, le 4 décembre, M. Louis Roux, sous-chef du bureau des enfants assistés à l'hôtel-Dieu, âgé de quarante-huit ans, en présence des témoins : Léon Peyrouzere, quarante-huit ans, et Baptistin Magnan, soixante-quatre ans, tous deux employés et domiciliés à la Conception, se présentent devant l'officier d'état civil afin de procéder à la transcription de l'acte de naissance de Leufroy André, oubliant le « e » sur les registres d'état civil de la ville. Suivent leurs signatures

et celle de l'adjoint délégué du maire de Marseille, un long trait de plume oblique barre les dix-huit questions concernant les parents. À la dernière : « N'existe-t-il pas d'ascendants ou de collatéraux qui puissent se charger de l'enfant ? », la réponse est non. Le tampon à encre rouge portant la marque du « T », pour trouvé, est apposé en plusieurs endroits de l'acte comme il le sera sur son premier trousseau. Pour certains, ce sera le « O » d'orphelin, ou le « A » d'abandonné. Pour Andrée, l'enfant trouvée, cette lettre sera pour toujours la marque d'un grand silence, la non-réponse à l'éternelle question.

À partir de ce jour, Andrée a une famille : l'Assistance publique ; un tuteur : le préfet ; un statut : celui de pupille ; un nom et un matricule qui devront figurer dans tout courrier, toute démarche la concernant. Le nombre 18 603 sera sa signature, la marque indélébile de son origine. Elle le portera gravé sur le collier en perles d'ambre qu'une infirmière lui attache autour du cou.

Le 4 décembre, encore, en début d'après-midi, Rose Pasqualini conduit l'enfant à la chapelle de l'hôpital afin qu'elle y soit baptisée par l'aumônier. En l'absence de tout renseignement sur la famille, et malgré la séparation de l'Église et de l'État, les enfants trouvés sont baptisés dans la religion catholique. S'ils sont protégés de la République, pupilles d'un État laïc, l'Église n'abandonne pas pour autant sa mission d'éducation morale et religieuse. Rose est déclarée marraine, un employé du bureau des admissions sera le parrain.

De nombreuses mères viennent chaque jour à l'hôtel-Dieu vendre leur lait. Andrée se blottit de sein en sein, profitant de la chaleur d'un corps, d'une parole, d'une brève caresse, mais dès la fin de la tétée et le change de ses langes, des bras anonymes la reposent dans son lit. Les jours passent, des nourrissons la rejoignent, d'autres quittent le service dans les bras de leur mère ou dans le panier de la meneuse employée à les conduire vers leur famille nourricière.

*

Le mistral qui souffle depuis le premier jour de l'an nouveau semble s'être calmé, mais les températures négatives engourdissent la ville, figée et silencieuse au petit matin. La dame Achard, meneuse de son état, entre par la porte latérale de l'hôtel-Dieu, réservée aux livraisons. Le bureau du service des enfants assistés n'est pas encore ouvert mais la dame Achard a l'habitude, l'infirmière de nuit lui remet un enfant, parfois deux, inscrits sur la liste. Elle prend bien souvent le premier train du matin vers le nord et, lorsque le trajet est trop long, la famille nourricière ou le maire de la commune lui offre le gîte et le couvert.

La politique de l'Assistance publique est tendue vers un seul objectif : éloigner les enfants des misères morales attenantes aux grandes agglomérations. C'est parce que la famille d'origine, et en premier lieu la mère, s'est perdue dans les vices et les méfaits de l'urbanisation, tels la luxure, l'alcoolisme, la prostitution, qu'il faut couper radicalement ces petites victimes de leur milieu d'origine. Qui sait si leur hérédité ne les

porterait pas à emprunter les mêmes mauvais chemins que leurs géniteurs ?

La petite est endormie dans le panier de voyage. La meneuse vérifie son carnet de pupille portant son état civil, son certificat de vaccination contre la variole, rendue obligatoire depuis la récente épidémie, le nom et l'adresse de la nourrice où elle est attendue. Dans un sac en tissu, son premier trousseau : deux brassières en coton, deux en laine, une paire de chaussons, et pour l'emmaillotage deux carrés de flanelle et le bonnet à ruban qu'elle porte ce matin-là.

L'infirmière, comme la meneuse, connaît les risques encourus par un nouveau-né entreprenant un tel voyage. Le froid, l'exposition aux miasmes, le biberon de lait de vache ou de chèvre, le long trajet dans des conditions difficiles. Andrée a un mois. Elle quitte pour la première fois la salle surchauffée de la pouponnière et s'enfonce dans la nuit marseillaise au bras d'une femme payée pour la conduire vers une famille rémunérée elle aussi pour la recevoir.

Le train pour Avignon sur la ligne principale Lyon-Méditerranée, puis un autre, lent et poussif, à l'approche des collines drômoises, et enfin la voiture à cheval de Nyons à Cornillon. Une trentaine de kilomètres de mauvaise route bordée de congères. Le cocher pose plus d'une fois pied à terre, pour dégager la neige, repousser une branche qui obstrue le passage. Le froid est vif, la capote sur la carriole n'empêche guère le vent de s'engouffrer dans l'habitacle où les passagers, silencieux, tentent de se protéger. Un essieu endommagé oblige le cocher à chercher assistance dans le village de Saint-May. Frigorifiés, les voyageurs se réfugient

dans la première auberge où quelques villageois se réchauffent autour d'une flambée généreuse. Tous les regards se tournent vers la meneuse lorsque l'enfant se met à hurler. La tenancière propose son aide : la buanderie à l'arrière de la salle est encore chaude de la vapeur des lessiveuses pour changer la petite, et la marmite sur le feu pour réchauffer le biberon. On questionne, on s'inquiète de savoir un petiot dehors par ces temps ! Mais on comprend vite : la région est pleine de ces minots des villes qui viennent augmenter le nombre déjà élevé de bouches à nourrir dans les fermes du pays. Ils sont une source de revenus réguliers lorsque la terre capricieuse fait défaut. Autour de la cheminée, chacun y va de son avis et d'anecdotes sur ces enfants venus d'ailleurs : de braves petits pour les uns, des graines de malice et de chapardeurs pour les autres... Des récits de morts précoces, d'épidémies apportées dans leurs langes, des peines et des satisfactions qu'ils procurent, des réalités et des légendes...

Repue, bercée dans les bras charnus de l'aubergiste, Andrée ouvre grand ses yeux.

**DISPONIBLE EN
LIBRAIRIE !**



COMMANDER